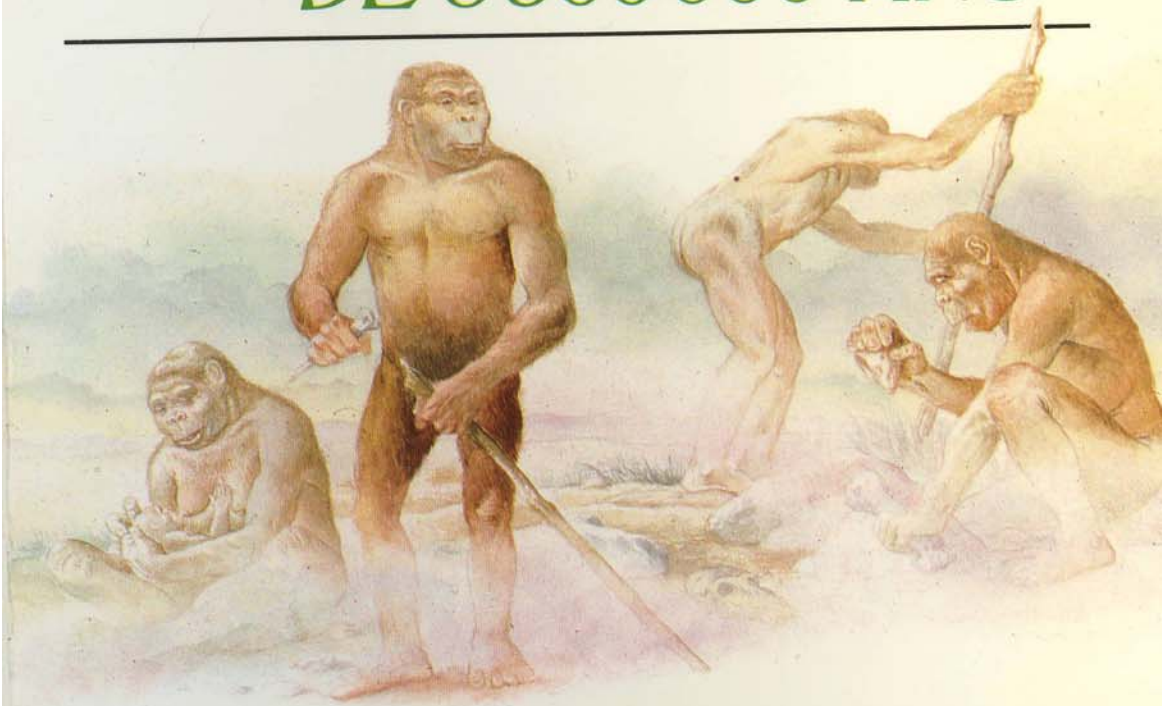


Donald Johanson
& Maitland Edey

LUCY

UNE JEUNE FEMME
DE 3 500 000 ANS



Racontéés par son auteur, la spectaculaire
découverte du plus vieux de nos ancêtres
et la révolution qu'elle a apportée dans la
connaissance de nos origines

ROBERT LAFFONT

7. La première campagne d'Hadar : l'articulation du genou

Don était accroupi sous le soleil brûlant, en train d'essayer d'assembler ces deux os, quand soudain, ça lui a sauté aux yeux : ce n'est pas un singe, c'est un être humain.

MAURICE TAIEB.

Bien qu'étant la capitale de l'Éthiopie, Addis-Abeba ressemble plus à un mélange de casbah et de ville-champignon qu'à une métropole nationale. Ses palais royaux, quelques bâtiments administratifs et certains de ses ministères sont de toute beauté, mais ses marchés sont misérables. L'atmosphère générale de la ville est celle d'un village africain qui aurait beaucoup grandi et se serait étalé démesurément. Sous l'empereur Haïlé Sélassié, toute l'énergie descendait du sommet au compte-gouttes, par l'intermédiaire d'une administration qui devait lui rendre personnellement des comptes. Pour un étranger, il était impossible de faire quoi que ce fût à distance. Il fallait être sur place.

Maurice Taieb n'ignorait rien de tout cela. A mon arrivée à Addis à l'automne 1973 en compagnie de Dole et Gray, je trouvai mon associé français en train de faire la tournée des ministères pour obtenir les autorisations nécessaires : pour les véhicules, pour pénétrer dans la région de l'Afar, pour emporter des fossiles. Il fallait un formulaire pour tout, et chaque formulaire devait être tamponné par le fonctionnaire compétent – dans certains cas même, par plusieurs. Je me contentai de le suivre.

Il y eut d'innombrables entrevues, d'innombrables petites tasses de café. Les Éthiopiens sont des gens très chaleureux, mais ils ne sont pas

mencer à établir un certain nombre de brèves séquences et, de temps en temps, en assembler deux triomphalement, pour en former une plus longue. Puis venait l'affreuse déception, lorsque les recoupements révélèrent qu'après tout, elles ne s'assemblaient pas ; la couche clé, qui était censée les raccorder, avait réapparu ailleurs au milieu d'autres couches qui ne correspondaient à rien. Maurice devait alors démanteler ses séquences et tenter de trouver un autre moyen d'assembler leurs segments.

Les difficultés étaient dues en partie à la similitude entre plusieurs séquences, formées d'alternances de boue ou d'argile et de sable apparemment identiques. En observant une tranche de deux ou trois couches de ce genre, il n'était pas facile de définir la place qu'elles occupaient dans la séquence générale. Il aurait été possible, bien sûr, de mesurer leur épaisseur, mais cette donnée variait en fonction de la pente du terrain et de la profondeur de l'eau des lacs.

Pour contrebalancer cet imbroglio, on pouvait distinguer des différences entre la taille des grains des diverses strates. Plus l'eau s'écoule rapidement, plus les matériaux qu'elle peut charrier sont volumineux. Au pied de la chaîne de montagnes située à l'ouest, se produit un tri de roches de plus en plus petites au fur et à mesure qu'elles descendent vers la plaine, charriées par les cours d'eau qui dévalent les flancs de la montagne lors des crues de la saison humide. Lorsque cette eau atteint Hadar, à quelque cent cinquante kilomètres de là, elle coule lentement, et ne peut charrier que du gravier, du sable, un limon fin, et de l'argile. Lorsqu'elle s'approche d'un lac, son débit peut devenir d'une lenteur extrême. Un sable fin se dépose sur les rives du lac et dans les deltas des rivières. Le matériau le plus fin de tous, l'argile, dérive très lentement jusqu'au milieu du lac, où elle finit par se déposer. A Hadar, on peut identifier un ancien lit de lac en trouvant des dépôts de matériaux extrêmement fins qui ne contiennent pas de fossiles. Les boues ou les argiles qui renferment des os sont généralement interprétées comme les vestiges de marais ou de plaines alluviales marécageuses situés en bordure de lacs disparus.

Tandis que Taieb et ses collaborateurs se colletaient avec la géologie d'Hadar, les paléontologues s'étaient mis au travail. Ils n'avaient ni cartes topographiques ni photographies aériennes de la région, mais ils faisaient un relevé précis de leurs prospections. Dès qu'ils ramassaient un fossile, ils établissaient une « localité », lui attribuaient un numéro, qu'ils peignaient sur un rocher. A la fin, toutes les informations sur les fossiles devaient être rassemblées sur une seule carte générale, qui ferait apparaître l'ensemble de leurs relations temporelles et spatiales.

Sans ces précautions, nous aurions été complètement déroutés. Il faut savoir exactement d'où provient chaque fossile. Je confiai ce travail à Tom Gray, qui imposa la Loi de Gray : « Si tu n'as pas l'intention d'en faire un relevé précis, *ne le ramasse pas.* » Tom s'emporta furieusement un après-midi contre un des chercheurs, qui rentra au camp avec quelques intéressants fossiles de mammifères, qu'il n'avait pas pris la peine de localiser avec précision. Ils ne pouvaient servir à rien, et Tom les jeta tous à la rivière.

Gray s'inquiétait aussi du sérieux de l'échantillonnage global de fossiles qui commençait à s'accumuler. Un spécialiste des cornillons d'antilope ne risquait-il pas de négliger les dents de porc, et de donner ainsi une fausse image de l'abondance relative de chaque espèce ? N'avait-on pas tendance à ne ramasser que les fossiles rares et inhabituels dans un secteur donné, et à ignorer les plus courants, faussant ainsi une nouvelle fois l'échantillonnage ?

Gray a participé récemment à un congrès à San Francisco, et il a fort bien expliqué l'éternel dilemme du chercheur de fossiles à un groupe de personnes à qui il décrivait le travail effectué à Hadar. « Vous êtes là, dehors, à vous traîner lamentablement par une chaleur infernale. Vous avez déjà ramassé une bonne centaine de dents de cheval. Vous en apercevez une autre, là-bas. Belle affaire ! Allez-vous prendre la peine d'aller la ramasser ? Si vous le faites, vous allez devoir établir une nouvelle localité, la porter sur la carte générale, y envoyer un géologue pour étudier la géologie du lieu – et tout cela pour pouvoir dater cette unique dent de cheval.

« Alors, vous la ramassez ? lui a-t-on demandé.

– En théorie, oui. Si vous disposiez d'un temps et de ressources illimités, vous ramasseriez le moindre fragment d'os dans chaque localité que vous avez marquée. C'est irréalisable, bien sûr, d'où mon inquiétude au sujet d'une éventuelle erreur d'échantillonnage. Nous avons essayé de faire nos prospections selon un plan rigoureux, en exploitant les dépôts méthodiquement. Mais certains ne le faisaient pas toujours. J'ai découvert qu'il fallait que je repasse derrière eux pour effectuer ce que j'appelais un échantillonnage de "recensement" – pour vérifier si le pourcentage de ce que j'avais trouvé correspondait à ce qu'ils avaient ramassé.

– Et alors ? »

Gray admit à contrecœur que généralement, cela concordait. Tout comme Gerry Eck dans la vallée de l'Omo, il n'éprouvait pas une admiration démesurée pour le travail de certains Français.

Personnellement, en revanche, je me suis toujours bien entendu avec eux. Les différences de méthode entre Français et Américains ne m'ont jamais gêné. Mon associé, Maurice Taieb, et moi avons des tempéraments assez différents. C'est un homme exubérant, vif, loquace et amical, quelquefois impatient et colérique. Loin d'être importuné par ses quelques éclats, j'estime qu'ils ont eu l'avantage de mettre les choses au point à certains moments critiques, où la léthargie éthiopienne et la paperasserie menaçaient de paralyser les activités de l'expédition. Bref, après quatre campagnes en commun, il me semble que les avantages d'une entreprise bipartite l'emportent de loin sur ses inconvénients.

Cette première année, j'étais moins préoccupé par les relations internationales que par les fossiles. Nous en étions déjà à la moitié de la saison, et nous n'avions pas trouvé un seul hominidé. Dans ma demande de subvention à la National Science Foundation, je n'avais pas à proprement parler *promis* de rapporter des hominidés, mais en la rédigeant, je savais pertinemment que si je n'incluais pas une allusion limpide à ces derniers, je n'obtiendrais pas un sou. Il était fort peu probable que l'on m'envoyât en Éthiopie pour ramasser des dents de cochon. Et même ainsi, les quarante-trois mille dollars ne représentaient que le tiers de ce que j'avais demandé. Une partie de cette somme avait déjà été dépensée pour les Français, et je ne me faisais aucune illusion ; je savais que si je voulais les garder sur le terrain jusqu'à la fin de la saison, j'allais devoir continuer à déboursier.

Que fait un jeune homme qui dirige sa première expédition, quand on lui a donné une subvention pour deux ans, qu'il en a dépensé la plus grande partie la première année et qu'il n'a pas trouvé ce qu'il est venu chercher ? Il se demande ce qu'il va faire la seconde année. Il se demande s'il n'est pas en train de faire faillite, s'il ne risque pas d'acquérir une réputation d'irresponsable, avant même que sa carrière n'ait véritablement débuté. Il en a des sueurs froides.

Je connus ma part de sueurs froides, et d'espoirs, et de recherches fiévreuses. Je ne cessais de me demander comment j'allais arriver à expliquer que les coûts de départ avaient été élevés. J'avais dû acheter toutes ces tentes. J'avais dû déboursier dix mille dollars pour une Land-Rover. C'étaient des frais extraordinaires, et inévitables. Dehors, au milieu des dépôts, je me répétais tous les jours que tout mon argent allait être dépensé avant la fin de l'année, fondu comme neige au soleil. Me donnerait-on l'occasion de recommencer ? Aurait-il été plus prudent de commencer modestement, de prévoir une équipe de quatre ou cinq chercheurs au lieu de onze ?

Ces idées me préoccupaient tant que pendant que je prospectais, à la fin d'un après-midi, je donnai négligemment un coup de pied dans ce qui ressemblait à une côte de rhinocéros sortant du sable. L'os se détacha et apparut intégralement : ce n'était pas une côte de rhinocéros, mais le tibia proximal – la partie supérieure de l'os – d'un petit primate.

Un singe, me dis-je, et je décidai de le ramasser. Je notai l'endroit dans mon calepin, et lui attribuai un numéro de localité. Tout en écrivant, je remarquai un autre fragment d'os à quelques mètres. C'était un fémur distal – l'extrémité inférieure –, minuscule lui aussi. Il était fendu en deux, et n'avait plus qu'un seul de ses condyles – la protubérance osseuse qui s'adapte au tibia pour former l'articulation du genou. Gisant dans le sable, juste à côté de lui, se trouvait l'autre condyle. J'assemblai les deux, puis essayai de les ajuster au tibia. Ils avaient la même taille et la même couleur. Tous les trois s'adaptaient parfaitement. Une fameuse découverte.

En l'observant, je me rendis compte qu'en joignant le fémur et le tibia, j'avais formé un angle. Je ne l'avais pas fait exprès. Ils s'étaient placés ainsi naturellement, comme ils *devaient* se placer. Je me rappelai alors que le tibia et le fémur du singe forment une ligne droite. Presque malgré moi, je commençai à essayer d'imaginer le squelette d'un être humain, et à revoir l'angle ouvert du genou vers la cuisse caractéristique des êtres dotés de la station verticale.

Je m'efforçai de réajuster les os en les mettant en ligne droite. C'était impossible. L'idée qu'il s'agissait d'un fossile d'hominidé me traversa soudain l'esprit.

Gray s'approcha. Je lui montrai le tibia. « Qu'est-ce que tu en penses ? »

– Un singe ? dit Gray. Un petit primate quelconque ? On ne peut pas dire grand-chose avec un seul tibia.

– Et si j'ajoute ça ? » dis-je en lui présentant des deux fragments de fémur. Je les plaçai dans ma main, l'angle entre le fémur et le tibia bien visible.

Gray fixa les fossiles, puis leva les yeux vers moi : « C'en est un ? » dit-il après un instant de silence.

J'acquiesçai, et à ce moment précis, je pris pleinement conscience du fardeau qui avait pesé sur moi tout au long de ce mois. J'en étais soudain déchargé. Je me sentais étourdi, hébété de soulagement – et en même temps, j'avais peine à croire à ma chance. En enveloppant les os pour les rapporter au camp, j'avais l'impression de rêver. Personne dans l'histoire de l'anthropologie n'avait encore vu l'articulation du genou d'un hominidé de trois millions d'années. Si c'en était vraiment une, elle était

unique au monde. Se pouvait-il que cette extraordinaire rareté fût *ma* découverte ? J'avais toujours envisagé de trouver des dents et des mâchoires, ou, avec beaucoup de chance, un crâne. Mais quelque chose que la science ne connaissait pas encore, c'était trop. Le lendemain, je me mis à douter de ma première intuition. J'avais eu le temps pendant la nuit de réfléchir à certaines des implications de cette découverte, et j'avais bien saisi qu'une articulation de genou identique à celle de l'homme supposait un mode de locomotion identique, lui aussi. Dans ce cas, il s'agissait de la première attestation de l'existence il y a trois millions d'années d'une créature à station droite.

« Il faut que nous puissions la comparer à quelque chose, dis-je à Gray le lendemain. Je ne suis pas assez sûr de mes connaissances en anatomie pour être parfaitement tranquille. Il nous faut l'articulation d'un genou humain.

– Qui est le pire flemmard du camp ? dit Gray. On pourrait peut-être se passer de lui.

– Sois sérieux, répondis-je ; il faut que je sache. »

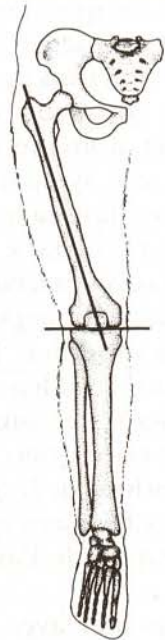
J'avais un problème dont Gray n'était pas conscient. Selon les termes de l'accord passé entre l'expédition et le gouvernement éthiopien, tout fossile jugé assez important pour être sorti du pays devait être décrit lors d'une conférence de presse avant de pouvoir être emporté. Cela me plongeait dans l'embarras. Si je décrivais imparfaitement cette articulation, on considérerait que ma première interprétation importante et personnelle d'un fossile avait été bâclée. Mais si je ne décrivais pas le fossile, je ne serais pas autorisé à l'emporter.

« Il n'y a pas moyen d'y couper, dis-je. Il nous faut l'articulation d'un genou humain.

– Laisse-moi une semaine, dit Gray. Je vais faire la peau à un des Français. »

Plus tard, le même après-midi, il me vint une idée. Je demandai à Gray de m'accompagner hors du camp, au sommet d'une colline voisine.

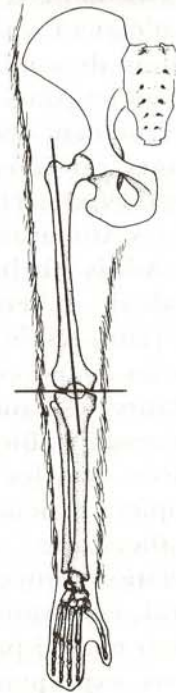
La première découverte hominienne faite par Johanson à Hadar a été l'articulation du genou, que l'on voit ici entre un genou humain moderne et celui d'un singe anthropoïde. Avec ses trois millions d'années, c'est le plus ancien fossile connu de ce genre. Ce fut en observant l'angle que forment les deux os que Johanson fut convaincu qu'il était en présence d'un hominidé. Chez les singes anthropoïdes, la jonction est droite. Vues de profil (dessins du bas) les trois articulations se ressemblent beaucoup. Quand on les examine en coupe transversale, la différence entre les deux hominidés et le singe apparaît clairement. Leurs os ont une section ovale ; celui du singe en a une ronde.



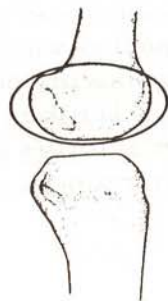
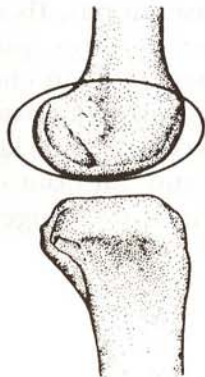
Genou humain



Genou d'*Afarensis*



Genou de singe anthropoïde



« Pour quoi faire ? dit Gray.

– Il y a un tumulus afar par là-bas.

– Minute, dit Gray, on est en bons termes avec ces gens. Tu as l'intention de piller une de leurs tombes ?

– Je veux juste y jeter un coup d'œil.

– Pas moi. Tu te souviens des anciens qui sont venus nous voir ? »

Je m'en souvenais. Il s'agissait de plusieurs vieillards d'une tribu, qui étaient venus au camp une semaine après notre installation. Ils s'étaient accroupis sur le sol, accompagnés de quelques membres plus jeunes qui se tenaient debout derrière eux, armés de fusils, et avaient expliqué par l'intermédiaire d'un interprète qu'ils voulaient notre départ : les étrangers n'étaient qu'une source d'ennuis. Je leur demandai de quel genre d'ennuis ils voulaient parler. Il se révéla que les seuls étrangers que voyaient les Afars étaient des géomètres envoyés de temps en temps par le gouvernement central et qui voulaient prendre des terres, construire des barrages ou créer d'autres entraves à la vie pastorale et nomade des Afars. Ceux-ci étaient musulmans et n'éprouvaient aucune sympathie pour les Amharas chrétiens qui dirigeaient le gouvernement dans la lointaine Addis-Abeba. Les Amharas, quant à eux, méprisaient les Afars. En période de sécheresse, de famine ou dans d'autres circonstances extrêmement critiques, le gouvernement n'avait jamais dépensé un centime pour aider les Afars, et cette attitude ne semblait pas devoir se modifier. Les habitants des hautes terres considéraient les nomades comme totalement inintéressants. Bien plus, ceux-ci risquaient même d'entretenir de bonnes relations avec les musulmans d'Érythrée et de Somalie avec lesquels les Éthiopiens étaient déjà en si mauvais termes pour des questions de litiges frontaliers que l'on craignait la guerre. Toutes ces raisons faisaient que les relations entre Amharas et Afars étaient chroniquement, et de l'aveu général, épouvantables.

Taieb et moi passâmes presque toute une journée à discuter avec les anciens, expliquant que nous n'étions là que pour ramasser de vieux os et de vieux cailloux. Les anciens, bien sûr, n'en crurent rien. Dans toute la région, il n'y avait *que* des cailloux – que pouvions-nous bien en faire ? Quant aux os, il y en avait partout aussi. Ils ne se mangeaient pas. Ils ne se brûlaient même pas. Cela faisait des siècles que leurs ancêtres, puis eux-mêmes, les repoussaient du pied lorsqu'ils se trouvaient sur leur chemin. Mais après un échange de menus présents et une invitation à poster dans le camp quelques membres de la tribu chargés de vérifier ce que faisaient les Européens, nous fûmes autorisés à rester. Quand, au bout de quelques semaines, ils furent convaincus que ces toqués d'étrangers

ramassaient vraiment des pierres et des os – et rien d'autre – les guetteurs repartirent. D'autres Afars arrivèrent. Ils vendaient des chèvres au cuisinier de l'expédition, Kabété. Certains se firent embaucher comme ouvriers. Leurs femmes arrivèrent avec leurs bébés. Un groupe de huttes indigènes surgit de terre à quelques centaines de mètres du camp principal. L'économie locale stagnante prit un rapide essor.

« On va tout flanquer par terre, dit Gray. Imagine qu'ils nous voient.

– Il est tard. Ils ne remarqueront rien.

– Ils vont nous tirer dessus. Ils vont nous courir après.

– Il me faut un fémur. »

Tout en discutant, nous étions arrivés au tumulus. Ce dôme formé de blocs grossièrement assemblés était sans doute assez ancien, car l'un de ses côtés s'était effondré. Je regardai à l'intérieur. Il y avait un énorme tas d'ossements – un caveau de famille. Sur le sommet, un fémur ne demandait qu'à être emporté. Tom s'en empara. Nous regardâmes autour de nous. Personne en vue. Tom glissa l'os dans sa chemise et l'emporta au camp. Cette nuit-là, je le comparai au fossile. Mis à part leur taille, ils étaient presque identiques.

L'articulation du genou fut trouvée vers la fin de la première campagne et remonta considérablement le moral de tous les membres de l'expédition. Au cours des saisons suivantes, nous allions trouver d'autres fossiles – meilleurs. Mais aucun ne m'a autant ému que celui-là. La première pépite a toujours quelque chose de particulier. Je suis sûr que les chercheurs d'or éprouvent la même chose. Ce sont des joueurs eux aussi. Ils vivent d'espoir. La seule chose qui les soutienne, c'est la conviction qu'ils vont trouver de l'or dans la prochaine batée de sable, ou dans la suivante. Une fois qu'ils en ont trouvé, la raison même de leur présence, le cœur de leur motivation la plus secrète, est justifiée. Lorsqu'on prospecte, on éprouve le même sentiment. Le paysage est tellement monotone. Il fait si chaud. Vous venez de si loin. Tant de gens ont misé sur vous. Les os sont intéressants, certes, mais vous êtes vite blasé. Comme l'a dit Tom Gray, c'est à peine si vous arrivez à vous forcer à ramasser encore une dent de cheval. Mais vous la ramassez. Vous construisez un cadre, vous assemblez le puzzle. Chaque morceau sert à quelque chose. Et puis soudain, vous tombez sur LE MORCEAU. De votre vie, vous n'oublierez jamais cet instant.

L'articulation du genou fut la grande découverte de cette première campagne. En l'absence de l'extrémité proximale (supérieure) du fémur, il était impossible de savoir comment cet os s'attachait au bassin. Mais deux os trouvés à proximité permirent de répondre à cette question.

géologue. Bien que Taieb fût déjà rentré à Paris et ne pût participer à la présentation publique de l'articulation du genou, j'étais obligé d'annoncer son existence à la presse pour pouvoir la sortir du pays. Les responsables du département des antiquités au ministère de la Culture furent transportés d'apprendre qu'on avait découvert en Éthiopie un fossile d'hominidé très ancien, mais je les persuadai de limiter la diffusion de l'information aux journaux éthiopiens, et préparai un bref communiqué à leur intention.

Le lendemain, je pris l'avion pour Nairobi pour aller montrer l'articulation du genou et quelques fossiles de mammifères aux Leakey. Meave, la femme de Richard, m'attendait à l'aéroport et me dit : « Nous avons entendu parler de tes os à la radio hier soir. »

Je restai stupéfait. Je ne comprenais pas comment c'était possible.

« Je ne sais pas. Un journaliste étranger a dû mettre la main sur ton communiqué de presse. En tout cas, la radio a dit que tu avais trouvé une articulation du genou, qui avait entre trois et quatre millions d'années. Ils ont dit que c'était le plus ancien témoignage de bipédie hominienne. C'est vrai ? »

En ce qui concernait la bipédie, c'était vrai, lui répondis-je, conscient que j'allais désormais être professionnellement sur la sellette. Quant à la date, je n'en étais pas sûr. Taieb avait trouvé une coulée de lave – une couche de basalte – dans une partie des dépôts. On avait envoyé des échantillons en demandant une datation par le potassium/argon, mais les résultats n'étaient pas encore arrivés. En attendant, sur la foi des indications biostratigraphiques, nous avions estimé que la couche de basalte avait à peu près trois millions d'années. Comme l'articulation du genou était située bien au-dessous d'elle dans les dépôts, elle devait être beaucoup plus ancienne. Ces questions de profondeur avaient soulevé quelques discussions. Nous étions d'avis, Gray et moi, que la couche de basalte aurait dû être placée plus bas dans la colonne stratigraphique, et compter donc moins de dépôts au-dessous d'elle ; dans ce cas, le temps représenté par ces derniers aurait été moins important. Mais Taieb était le géologue en chef, et nous nous étions inclinés. De plus, comme tous ceux qui ont eu entre leurs mains les premiers fils de l'histoire hominienne, nous avions tendance à pencher en faveur de l'ancienneté. Si l'on plaçait la couche de basalte en haut, les strates situées sous elles seraient plus nombreuses et les fossiles sous-jacents plus vieux. Nous avions estimé que l'on pouvait avancer raisonnablement le chiffre de « trois à quatre millions d'années ».

Mary et Richard Leakey confirmèrent mon diagnostic : l'articulation

appartenait à un hominidé. Mon soulagement fut vif. J'emportai le fossile à Paris, où Taieb et Coppens annoncèrent officiellement sa découverte « au monde », obtenant ainsi leur part d'honneurs, chose essentielle pour pouvoir dans l'avenir se procurer de nouveaux fonds et continuer à jouir de l'appui de leur gouvernement. Cela fait, je poursuivis ma route vers les États-Unis. Je me rendis directement à Kent, Ohio, où mon ami C. Owen Lovejoy, une autorité mondiale en matière de locomotion, enseigne l'anthropologie (à la Kent State University). Pendant que nous bavardions, j'ouvris négligemment la boîte contenant les trois morceaux de l'articulation.

« Jette un coup d'œil là-dessus, Owen.

– C'est un adulte, dit-il après les avoir observés longuement.

– C'est bien ce que je pensais.

– Mais ils sont vraiment très petits.

– Oui, plutôt.

– Quel âge as-tu dit qu'ils avaient ? demanda-t-il.

– Trois millions d'années.

– Impossible. On dirait une articulation de genou moderne. Ce nabot était parfaitement bipède.

– *A peu près* trois millions, rectifiai-je.

– Comment ça, « à peu près » ? Tu n'as pas de date ?

– J'ai des indications biostratigraphiques. Beaucoup. D'après les fossiles animaux, il a trois millions d'années. J'aurai la date du potassium/argon dans quelques semaines.

– Tu as intérêt à ce qu'elle soit juste », dit Lovejoy.

C'est un homme aux yeux gris, avec une chevelure à la Franz Liszt, et qui a un sens de l'humour dévastateur, dément. Il jeta la tête en arrière, et se mit à rire à gorge déployée.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Qu'est-ce qui ne va pas ? C'est tout ce foutu machin qui ne va pas. Je me demande ce que certains vont penser quand ils verront ce petit bonhomme pour la première fois. Il courait sur ses pattes de derrière. Il trottait pour de bon. Mais je parierais que son cerveau n'était pas beaucoup plus gros qu'une cacahuette. Comment est-ce possible ? Il mesurait à peine un mètre, tu sais.

– Et alors ?

– Et alors, est-ce que vous, les gars, vous avez une place pour un truc pareil dans votre arbre généalogique ? Un petit singe d'un mètre qui courait sur ses pattes de derrière ? Il va semer une jolie pagaille. Où est-ce qu'on va le mettre ?

- Je n'en sais rien.
 - Personne ne te croira. Tu ferais mieux de retourner là-bas pour en trouver un entier.
 - Mais il marchait debout ? insistai-je.
 - Pour marcher debout, il marchait debout. Tu lui aurais expliqué ce qu'est un hamburger, et il serait arrivé neuf fois sur dix avant toi au Mac Donald le plus proche.»
- C'était ce que j'avais voulu entendre. Enfin, j'avais la confirmation d'un spécialiste.